

L'écume des jours

CLAIRE SAVOIE

05.02.2006–05.02.2007

(dates-vidéos)

Chez Vox, jusqu'au 3 mars

RENÉ VIAU

Au départ, le dispositif est simple. Les questions qu'il soulève le sont moins. Durant un an, Claire Savoie s'est astreinte à tenir son journal. Non pas un journal style «Bridget Jones», mais bien un journal vidéo au quotidien. Déroulant au «je» son autochronique visuelle, Claire Savoie se situe dans un registre lancinant et non spectaculaire où tout effet «zapping» est exclu. Une case, un écran.

L'installation juxtapose autant de petites cases en bois toutes pareilles. On pense à une bibliothèque. Cette théâtralité minimaliste renvoie d'abord à une mise en coupe du temps. On s'assoit devant chaque isoloir où est installé un petit écran. Différentes d'une case à l'autre, les images sur l'écran s'associent à une journée. Il y a en tout une quarantaine de cases censées représenter l'année 2006. Aux images sont intercalés des textes provenant des médias ou des phrases écrites par l'artiste, le plus souvent banales ou du style «*Je te dis que je suis incapable de faire de la peinture*». Ils défilent en bandes horizontales sous la date du jour d'enregistrement. Ce sont parfois des citations «philosophiques»: «*On ne peut entrer deux fois dans le même fleuve*» (Héraclite). D'autres phrases font référence à l'actualité, comme la fusillade de Dawson.

Le texte est apposé comme en sous-titre en se déroulant devant un décor quotidien: couloirs anonymes de l'appartement, table de travail ou à manger, canapé de salon. Ici, la principale intéressée demeure à peine visible. On voit par-

fois son chat... Avec leurs différents registres, les récits brouillent les pistes. Une bande-son impose un effet dissonant en se confondant avec les bruits ambiants. D'un écran à l'autre, une même phrase écrite revient sans cesse. C'est une référence aux œuvres d'art conceptuel d'On Karawa où on lit: «*Ce matin je me suis levée à 6 heures 58.*» Bien sûr, l'heure varie d'un jour à l'autre. Dans chaque bande, le montage en continu crée un effet troublant. Et rien de l'intimité de la diariste ne nous est livré.

Chaque jour dans chacun des isoloirs, ce qui se passe sur l'écran joue en fait le rôle d'un chapitre au sein de cette chronique annuelle faite de toutes ces linéarités se déployant en parallèle comme autant de contrepoints. Si le temps qui passe appose ses marques, ce ne sont pas des moments précis qui sont fixés mais des instants inexorablement perdus. L'effet procède par strates et par chevauchements. Les impressions de cohésion et de rupture se combattent. Si nous sommes devant de simples miroirs, alors ces miroirs réfléchissent quoi au juste? Chaque jour apparaît semblable et pourtant différent. Ici se joue ce que les Anglo-Saxons appellent un *double-bind*. Nous sommes deux fois piégés. L'ensemble de l'installation s'affiche comme validant une possibilité de figer et de maîtriser le flux. Pourtant, cette temporalité nous échappe à travers les fragments fugitifs livrés sur chaque écran. On a un peu l'impression de surfer sur l'écume des jours. Misant sur l'obsession, l'accumulation de toutes les «couches» de ce journal vidéo nous communique un vertige kaléidoscopique. Par sa polyphonie dérangeante, l'installation de Claire Savoie mérite bien, comme on dit, le détour.

Collaborateur du Devoir